

France, puisqu'on avait la bêtise d'y travestir même les fables de Lafontaine pour en enlever le nom de Dieu, on propose de substituer des écoles neutres au point de vue des Eglises ou des Ecoles religieuses, mais où l'on veut, suivant l'expression officielle usitée dans les hauts rangs de l'enseignement primaire, faire bénéficier l'éducation de l'enfance des ressources que lui offrirait la tradition chrétienne, mise aux mains de l'instituteur, non comme un dogme qui s'impose de haut, mais comme une force morale incomparable.

M. Spuller, qui est connu au Canada et qui fut ministre, a exprimé le désir — le désir d'un ministre est un ordre — de voir mettre la publicité de la *Revue pédagogique* au service de "notes d'inspection", où M. Félix Pécaut avait consigné ses impressions au cours d'une récente enquête.

Dans ses remarquables observations auxquelles la *Revue pédagogique* a fait un accueil empressé, nous saluons une des plus décisives manifestations d'un "esprit nouveau", qui représente, non la cessation de la lutte par lassitude, mais le besoin profondément senti d'une formule plus large, répondant aux ambitions des générations nouvelles.

C'est que la situation morale de la France, c'est-à-dire des hommes faits, et la situation morale de l'enfance, c'est-à-dire des hommes de demain, n'est pas bonne. Tous ceux des éducateurs qui veulent voir clair et dire nettement ce qu'ils ont vu, sont d'accord sur ce point.

Laissons la parole à M. Pécaut :

On dit, je le sais bien, que l'école s'est elle-même frappée de stérilité, quant à l'action morale, en supprimant l'enseignement religieux, seul capable d'imprimer autorité en sanction à la parole du maître. C'est, à mon avis, se faire une étrange illusion sur la vertu qu'avait autrefois ou qu'aurait encore aujourd'hui cet enseignement même dans les écoles congréganistes, à plus forte raison dans les écoles laïques il ne serait aujourd'hui, au milieu d'une instruction générale toute pénétrée de l'esprit scientifique, il n'était guère avant la loi de laïcisation, qu'une sorte de *caput mortuum*, une matière superposée aux autres, enseignée (par une exception unique) selon la lettre seulement, inassimilable à l'organisme des études primaires.

Après ce préambule, qui met très exactement les

choses au point, M. Pécaut entre dans le vif de la question :

Je le dis d'autant plus librement qu'à mon avis l'absence de l'inspiration religieuse (je dis l'absence et non la *perte*, car il n'y avait malheureusement rien ou peu de chose à perdre de ce chef) constitue, pour parler le langage du jour, un grave déficit dans notre budget moral. Si la disposition des esprits, si l'état des croyances, si des traditions nationales bien vivantes et compatibles avec les plus nobles inspirations des temps modernes, eussent favorisé et rendu pour ainsi dire *naturelle* une instruction religieuse, scolaire, qui eût été véritablement religieuse, allant au vif de l'âme, et non pas seulement ecclésiastique, c'est-à-dire rituelle, dogmatique, souvent superstitieuse ; et si cette instruction rattachant l'âme de l'enfant au principe infini des choses, lui révélant par là même sa grandeur et son immortalité avec sa parenté divine, avait accompagné une instruction morale non ascétique, toute séculière et pratique, unissant les traits essentiels de l'idéal antique et moderne, l'humilité au sentiment de la valeur personnelle, la résignation à l'esprit d'entreprise, la douceur à la vaillance, la charité à la résistance aux méchants ; oui, si pareille alliance eût été praticable, j'entends sincèrement praticable, nul doute que l'éducation publique n'y eût gagné une dignité, une autorité singulières.

M. Pécaut n'y compte guère plus pour l'avenir que pour le présent, et il conclut assez tristement, que "le jour est loin où la France, sous les auspices de la libre pensée, et non plus de l'autorité dogmatique, retrouvera le sens et la saveur de l'antique tradition chrétienne, depuis longtemps et de plus en plus oubliée."

Si même il arrive au distingué pédagogue de s'oublier à rêver qu'"un jour une voix s'élève, comme il s'en est fait entendre plus d'une fois dans les temps anciens et dans les temps chrétiens, voix d'un homme ou d'une doctrine, d'un philosophe ou d'un moraliste religieux" nous parlant "avec puissance et dans notre propre langue séculière, de ce qui est de notre intérêt suprême, et de ce qui, en chacun de nous, est l'essentiel de l'humanité," et de saluer à l'avance "cette parole, d'où qu'elle vienne, de la libre pensée toute seule ou de la libre pensée associée aux traditions chrétiennes", il semble se reprocher à lui-même cette bouffée de juvenilisme et se hâte de verser de l'eau sur le foyer qu'il voudrait voir naître et se propager, par cette apostrophe découragée :

Mais à quel espoir osé-je m'abandonner ? Ce sont